JEFFERSONITE s. f. (jé-fèr-so-ni-te — du nom de *Jefferson*, homme d'État américain). Minér. Variété donnée par les professeurs Keating et Vanuxen à une variété de sahlite ou de pyroxène à base de chaux, de fer et de magnesie, qui contient une certaine proportion d'oxyde manganeux et un peu d'oxyde de zinc, et qu'on trouve dans la mine de Franklin, dans l'État de New-Jersey, aux États-Unis.

JEFFERSONVILLE, ville des États-Unis, en face de Louisville, à 62 kilom. S.-O. de Madison ; 3,000 hab. Cette ville, située sur la ligne des chemins de fer qui unissent l'État d'Indiana à celui du Kentucky, fait un commerce de transit assez important et a pris, depuis peu, un grand développement.

JEFFERY (Hudson), célèbre nain anglais, né à Oakham (Rutlandshire) en 1619, mort en 1692. Le duc de Buckingham, qui l'avait pris à son service, ayant reçu à son château Charles Ier et Henriette de France, après leur mariage, servit à table un pâté froid dans lequel le nain Jeffery était enfermé. La duchesse de Buckingham offrit son nain à Henriette de France, qui l'emmena. A la cour, il devint célèbre par l'importance qu'il se donna et par celle qu'on lui donna aussi, car la reine l'envoya chercher une sage-femme pour sa sœur en France. A son passage, il fut pris en mer par des corsaires de Dunkerque et resta quelque temps prisonnier. D'une humeur chagrine et violente, Jeffery ne supportait qu'avec colère les plaisanteries des courtisans et des gens de service. On rapporte qu'il eut surtout des querelles très-vives avec le portier du roi, dont la taille était gigantesque. Un jeune gentilhomme, homme Crofts, l'ayant provoqué, Jeffery l'appela en duel. Crofts vint au rendez-vous sans autre arme qu'une sarbacane ; mais Jeffery entra alors dans une telle fureur qu'il fallut se résoudre à un duel sérieux, et, le sort l'ayant designé pour tirer le premier, il tua du premier coup son adversaire. Ce duel eut lieu en France, où Jeffery avait accompagné sa maîtresse pendant les troubles politiques. Plus tard, il fut pris encore une fois sur mer par un pirate turc, vendu en Barbarie, et demeura quelque temps en esclavage. Au commencement de la guerre civile, il fut nommé capitaine dans l'armée royale. Il revint en France en 1644, à la suite d'Henriette de France et y resta jusqu'à la restauration. Compromis dans le complot des papistes, en 1682, il fut enfermé à la Ville-Haute, où il mourut. Jeffery avait, à l'âge de huit ou dix ans, la taille de 18 pouces ; jusqu'à trente ans, il ne grandit point ; mais, arrivé à cet âge, il atteignit la taille de 3 pieds 7 pouces, qu'il ne dépassa point.

JEFFERYS (Georges, lord), chancelier d'Angleterre. V. JEFFREYS.

JEFFREY (Francis) critique et homme politique anglais, né à Edimbourg le 23 octobre 1773, mort à Craigcrook le 26 janvier 1850. Il était le fils d'un sous-greffier de la cour des sessions. Après avoir complété ses études à Glascow et à Oxford, il revint à Edimbourg en 1774, pour y suivre la carrière du barreau ; mais son extrême jeunesse, sa petite taille, son air éveillé, sa gaieté naturelle, qu'on prenait pour de la légereté de caractere, la prononciation anglaise qu'il avait rapportée d'Oxford, et un peu de recherche dans le langage prévenaient peu en sa faveur, et plusieurs années s'écoulèrent avant que le jeune avocat pût se suffire à lui-même. Cette situation lui était d'autant plus pénible qu'il avait le goût de l'indépendance, qu'il était amoureux d'une de ses cousines, Catherine Wilson, aussi pauvre que lui, et qu'il ne pouvait songer à se marier avant d'avoir un revenu assuré. A ce moment, le contre-coup de la Révolution française se faisait sentir dans toute sa force d'un bout de l'Angleterre à l'autre. Les opinions libérales, remises peu à peu par la masse du public anglais, et persécutées par le gouvernement, trouvaient à Edimbourg un favorable accueil. Au nombre des sociétés littéraires et philosophiques qui s'y étaient formées se trouvait la Société spéculative, dont les principaux membres étaient Walter Scott, Horner, John Allen, Brougham, Jeffrey et Sidney Smith. Ils étaient tous réunis, un soir du printemps de 1802, chez Jeffrey, qui venait de se marier, lorque Sidney Smith leur proposa de fonder une *Revue*. Cette idée leur parut excellente, et ils résolurent de la mettre à exécution. A l'indépendance et au talent ils joignaient l'ardeur littéraire, la passion politique, et cette confiance de la jeunesse qui fait faire des miracles. Après plusieurs ajournements successifs, le premier numéro de la *Revue d'Édimbourg* parut le 10 octobre 1802. Il contenait sept articles de Sidney Smith, quatre de Horner, quatre de Brougham et cinq de Jeffrey, dont un sur Mounier et l'influence de la Révolution française. La rédaction en chef fut offerte à Jeffrey, qui demeurait à Édimbourg, et qui, dans cette situation où il devait rencontrer la réputation et la fortune, ne vit d'abord qu'un moyen de faire vivre sa famille et de poursuivre sa carrière d'avocat.

Alors commencèrent pour lui les tribulations inséparables du métier de rédacteur en chef : au début, ses amis et lui étaient pleins d'ardeur ; mais ce beau feu s'était bien vite

ralenti ; les travaux que chacun poursuivait, les obligations de la carrière qu'on avait embrassée, souvent un peu de paresse, venaient se mettre à la traverse des promesses les plus solennelles et paralyser les meilleures résolutions. Heureusement Jeffrey avait toutes les qualités qu'on peut souhaiter chez un rédacteur en chef : une vaste et solide instruction, une mémoire imperturbable, beaucoup de sagacité et de pénétration, une justesse infinie d'esprit, une grande promptitude à saisir toutes les questions, une certaine ardeur de caractere qui, jointe au jugement, lui permettait d'unir la vigueur à la modération et l'initiative à la prudence. C'est grâce à la réunion de toutes ces qualités que la *Revue d'Édimbourg* devint entre ses mains un admirable instrument de polémique et exerça sur l'opinion publique une influence décisive. La liste des collaborateurs de Jeffrey explique comment l'action de cette revue put être si considérable. Outre Horner, Brougham, Elmsley, S. Smith, Th. Thompson, J. Murray, Davy, Watt, les principaux furent : pour les sciences, Thomas Brown, John Playfair, Leslie, Wilson ; pour l'économie politique, Malthus, James Mill et Mac Culloch ; pour la philosophie, Mackintosh, sir William Hamilton ; pour la politique, Wilberforce et lord Melbourne ; pour la littérature, Moore, Colerige, Thomas Campbell ; pour l'histoire, Hallam, Macaulay et Carlyle. A part quelques excursions dans le domaine de la politique et de la philosophie, Jeffrey s'en tenait généralement à la critique littéraire, et surtout à la critique des poètes. Le recueil de ses articles forme, sous ce rapport, comme une histoire de la poésie anglaise. Burns, Campbell, Scott, Byron, Moore, Rogers, Southey, Wordsworth, à leur début ou à la fin de leur carrière, ont senti sa férule. Il ne s'intéressait pas non plus à aller chercher à l'étranger le sujet d'utiles comparaisons. Les poètes italiens et français, sans parler des auteurs de l'antiquité, lui étaient aussi familiers que les écrivains de son pays. D'un goût sûr, mais sévère, et s'entretenant assidûment dans la pratique et l'admiration des maîtres, il a été accusé de n'être pas toujours juste pour ses contemporains. Il a traité avec une extrême sévérité les poètes lakistes, et cependant il est mort l'ami de Wordsworth. Byron, après avoir répondu par une satire violente à la critique dont son premier ouvrage avait été l'objet, fit amende honorable et ne cessa de protester en toute occasion de son estime pour le caractere de Jeffrey et de sa confiance dans ses jugements littéraires. Il en est de même de Moore, qui, après avoir provoqué le directeur de la *Revue* en duel, devint son ami et son collaborateur. Jeffrey a écrit dans la *Revue d'Édimbourg* pendant les vingt-sept années qu'il en a été le directeur, et ne cessa d'y donner des articles sur toute espèce de sujets. Si l'on se représente les lectures et les recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer, on sera effrayé du travail qu'ils ont dû lui coûter. Cependant, ni cette collaboration laborieuse, ni les fatigues de la rédaction en chef, ni une correspondance incessante avec des écrivains dispersés sur tous les points du globe n'empêchèrent Jeffrey d'obtenir de grands succès au barreau, où il se plaça au premier rang par son savoir autant que par son talent de parole. En 1829, l'ordre des avocats l'ayant élu pour son doyen, Jeffrey se démit de ses fonctions de rédacteur en chef de la *Revue*. Nommé, en 1830, membre du Parlement, il prit part aux débats que suscita la réforme, et, lorsque enfin elle fut votée par le fameux bill de 1832, il fut réélu au Parlement réformé par la ville d'Édimbourg. Il fit ensuite partie du ministère de lord Grey, comme *lord advocat*, c'est-à-dire comme chef du ministère public en Ecosse. Enfin, en 1834, il fut nommé juge à la cour des sessions à Édimbourg, et il occupait encore ce siége lorsqu'il mourut.

Jeffrey s'est rendu à lui-même ce témoignage que, dans ses appréciations des œuvres de l'esprit, il avait toujours cherché à faire triompher non-seulement les idées qui lui paraissaient les plus justes en littérature, mais celles qui lui semblaient les plus saines au point de vue de la morale.

« Ce qui distinguait Jeffrey, dit lord Cockburn, c'était moins la possession d'une qualité éminente, que la réunion de plusieurs des plus précieuses. La vivacité de l'intelligence, loin de l'égarer, comme il arrive souvent, s'alliait chez lui à une grande sûreté de jugement, et il trouvait de hautes facultés de raisonnement à une imagination pleine de grâce et de vivacité. Il n'était pas ce qu'on appelle érudit, mais son savoir était étendu, et, en fait de littérature, de politique et de philosophie morale, c'était un homme profond. Un goût délicat et exquis, et continuellement exercé, fut à la fois pour lui la source des plus vives jouissances et d'un talent critique sans égal ; mais le charme particulier de son caractère résidait dans l'union de la supériorité intellectuelle à la beauté morale. Son honneur était au-dessus de toutes les tentations que le monde pouvait employer contre lui. Les joies du cœur étaient nécessaires à son existence et il les plaçait au-dessus de tout, excepté du contentement de la conscience. Il a passé la plus grande partie de sa vie au milieu des luttes littéraires et politiques sans qu'un seul mauvais sentiment vînt refroidir son cœur, même pour ceux qu'il combattait. Malgré sa gaieté et sa

prudence naturelles, il se montra jamais ni indifférence ni lenteur dans l'accomplissement d'un devoir ou d'un acte d'obligeance. Et ce n'était point là le pur effet d'un bon cœur et d'une heureuse nature. On serait presque tenté d'accuser d'exagération les historiens anglais, si les hideux détails qu'ils rapportent n'étaient attestés par d'irrécusables témoignages, par des pièces officielles, par les bourreaux eux-mêmes ont laissés comme des monuments de leur infamie. Jacques II, qui partage et qui ne repoussait pas la responsabilité de ses excès, nomma à cette tournée prétendue judiciaire *la campagne de l'Ouest de son lord grand juge*. Le peuple anglais et l'histoire lui ont conservé le nom de *Assises sanglantes*. Au milieu de ces horreurs, Jeffreys s'enrichissait du produit des confiscations et trafiquait de la clémence. Ceux des prisonniers dont on dédaigna de verser le sang furent réservés pour la déportation, et l'on renouvela ce qu'on avait déjà vu pendant les guerres civiles sous Charles Ier : ces malheureux, destinés aux plantations, furent divisés par lots et livrés aux partisans de la cour, qui les revendirent comme esclaves. Les dames de la cour en livrèrent avec une fureur avide à cet infâme trafic, et la reine elle-même exigea une *concession* de cent déportés, dont elle tira une somme considérable.

A son retour, Jeffreys fut accueilli par le roi avec de magnifiques éloges, et reçut pour récompense de ses fidèles *services* la dignité de chancelier d'Angleterre (1685). Lors de la chute des Stuarts (1688), cet homme exécré de la nation essaya de s'enfuir, déguisé en matelot. Reconnu par le peuple à Wapping, il fut jeté à la Tour, et y mourut fou de peur quelques mois après. Dans sa prison même, il avait conservé les habitudes de débauche et d'ivrognerie qui le rendaient assis méprisable que ses crimes le rendaient odieux.

« Jeffreys, dit Macaulay, était un homme d'un esprit prompt et ferme, mais naturellement enclin à l'insolence et aux passions violentes. L'impudence et la férocité étaient empreintes sur son front, son œil enflammé faisait la malheureuse victime qu'il regardait ; cependant son œil et son front étaient encore, dit-on, moins terribles que les lignes impitoyables de sa bouche, et, au dire d'un témoin qui l'entendit souvent, les inflexions de sa voix résonnaient comme le tonnerre du jugement dernier... Il y avait un sentiment de plaisir diabolique dans la manière dont il prononçait une condamnation contre des accusés. Leurs pleurs et leurs supplications semblaient le chatouiller voluptueusement. Il aimait à les frapper d'épouvante en s'étendant avec complaisance sur le détail des châ-

timents qu'ils allaient souffrir... Les ennemis de Jeffreys ne pouvaient cependant lui refuser quelques-unes des qualités qui font les grands magistrats. Il eut ses connaissances en législation n'étaient pas au-dessus de ce qu'il avait pu apprendre dans une pratique d'ordre inférieur, il possédait du moins une de ces bonnes raisons intelligences qui, à travers un labyrinthe de sophismes et une masse de faits peu importants, vont droit à leur but. A la vérité, il en servait rarement, et, même dans les causes civiles, son caractère despotique faussait son jugement. Entrer dans le tribunal où il siégeait, c'était *entrer* dans l'antre d'une bête fauve que personne ne pouvait apprivoiser, et dont la rage était aussi facilement excitée par des caresses que par des attaques. Souvent il faisait pleuvoir sur les accusés et sur les accusateurs, sur les avocats et sur les avoués, sur les témoins et sur les jurés, de frénétiques injures, mêlées de jurements et de mauvaises plaisanteries dont on dédaigna de relever le sang furent réservés pour la déportation, et l'on renouvela ce qu'on avait déjà vu pendant les guerres civiles sous Charles Ier : ces malheureux, destinés aux plantations, furent divisés par lots et livrés aux partisans de la cour, qui les revendirent comme esclaves. Les dames de la cour en livrèrent avec une fureur avide à cet infâme trafic, et la reine elle-même exigea une *concession* de cent déportés, dont elle tira une somme considérable.

A son retour, Jeffreys fut accueilli par le roi avec de magnifiques éloges, et reçut pour récompense de ses fidèles *services* la dignité de chancelier d'Angleterre (1685). Lors de la chute des Stuarts (1688), cet homme exécré de la nation essaya de s'enfuir, déguisé en matelot. Reconnu par le peuple à Wapping, il fut jeté à la Tour, et y mourut fou de peur quelques mois après. Dans sa prison même, il avait conservé les habitudes de débauche et d'ivrognerie qui le rendaient aussi méprisable que ses crimes le rendaient odieux.

« Jeffreys, dit Macaulay, était un homme d'un esprit prompt et ferme, mais naturellement enclin à l'insolence et aux passions violentes. L'impudence et la férocité étaient empreintes sur son front, son œil enflammé faisait la malheureuse victime qu'il regardait ; cependant son œil et son front étaient encore, dit-on, moins terribles que les lignes impitoyables de sa bouche, et, au dire d'un témoin qui l'entendit souvent, les inflexions de sa voix résonnaient comme le tonnerre du jugement dernier... Il y avait un sentiment de plaisir diabolique dans la manière dont il prononçait une condamnation contre des accusés. Leurs pleurs et leurs supplications semblaient le chatouiller voluptueusement. Il aimait à les frapper d'épouvante en s'étendant avec complaisance sur le détail des châ-

sine du lieu du combat, et peu s'en faut qu'il ne s'y noie. A son tour, il jette un morceau à son ennemi. Basin se retire dans un bateau sur un rocher. Un orage s'élève ; le bâtiment s'enfonce, et Basin, effrayé, se jette à terre dans la position d'un homme qui essaye de nager, etc. Cependant les douze pairs sont toujours assiégés ; Basin, déguisé en pélerin, parvient à traverser l'armée ennemie, les forces peuplées de brigands, et va trouver Charlemagne, qui jure de secourir ses douze pairs. Tous les barons de France sont convoqués. On devine la conclusion : les chevaliers de Jehan sont battus ; lui-même est fait prisonnier. Charlemagne donne la suzeraineté de Lançon à un de ses serviteurs et ramène son armée victorieuse en France.

Ce poème, dont la versification est médiocre, n'est pas dépourvu de mérite. L'attention est constamment tenue en éveil par le nombre et par la variété des épisodes. Il y a des incidents fort comiques ; enfin l'ensemble de la composition est d'une régularité très-rare dans les époques carlovingiennes.

Jehan de Saintré (HISTOIRE DU PETIT) **et de la dame des Belles-Cousines**, roman du XVe siècle, par Antoine de La Sale. Vers la fin du siècle dernier, le comte de Tressan publia cet ouvrage ; mais il se garda bien de laisser au livre sa forme première. L'ouvrage du vieux romancier fut impitoyablement abrégée, transformée, adaptée enfin au goût du XVIIIe siècle. L'imitation, quoique écrite avec une certaine élégance, est restée loin de l'original ; néanmoins, la tentative de Tressan parut si nouvelle, le sujet était d'ailleurs si heureusement choisi et comportait tant de véritables beautés, qu'à dater de ce jour la dame des Belles-Cousines et Dame abbé virent prendre place à côté de Manon Lescaut, de Tom Jones et de Gil Blas.

Jehan de Saintré, le personnage qu'Antoine de La Sale a mis en scène dans son roman, n'est point un héros de pure fantaisie ; il est cité par Froissart ; il reçu diverses missions importantes des rois Jean II et Charles V. Cependant la chronique de Saintre ne saurait passer pour une histoire vraie. L'auteur s'est proposé pour but d'offrir à ses contemporains, dans la personne de Saintre, un parfait modèle de bravoure, d'élégance et de loyauté. Le chevalier de Froissart est devenu sous sa plume un héros parfait, après à tous les exploits de la chevalerie. Le romancier s'est penetre de l'esprit de l'époque, il y a dans le *Petit Jehan de Saintre* de poétiques descriptions de carrousels et de tournois et une intrigue habilement ménagée. Quant à la dame des Belles-Cousines, héroïne sans nom qu'Antoine de La Sale semble avoir jetées dans son livre comme une énigme à deviner, c'est une personnage inventé à plaisir, qui bien quelque princesse de sang royal ? La question n'est pas facile à décider ; l'auteur a sans doute entassé à dessein les confusions de personnages et d'époques.

La dernière édition de ce livre, celle de M. Guichard, collationnée sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale (1843), est accompagnée d'une introduction et de notes, qui permettent de laisser de côté l'imitation trop infidèle de Tressan.

Jehan de Paris, roman chevaleresque du XVIe siècle, dont l'auteur est resté inconnu. La première qu'il fut écrit sous François Ier, entre 1525 et 1535, à l'occasion de la lutte du roi de France contre l'Espagne et l'Angleterre, et de l'espèce de fabuleu-e invasion de l'Espagne par Charles V, escorte de paladins, comme Charlemagne ; le plus brillant de tous, le Marco, il y entre et un roi Emmanuel le plus flatteur accueil. A plusieurs reprises, les ennemis que lui faisaient son héroïsme et sa gloire tentèrent, mais vainement, de le perdre dans l'esprit du roi, qui ne cessa de reconnaître en lui un guerrier aussi fidele que brave. Toujours infatigable, Jehandetaf forma le projet d'aller attaquer le roi de Maroc dans sa capitale même et en fit part au Maures de Dabibe, de Garubic et de Lédelhambre, qui, effrayés d'un pareil projet et craignant d'être subjugués à leur tour, conspirerent en secret sa perte. Il assistait un jour à un banquet donné à la suite des fiançailles d'un de ses capitaines, lorsqu'il fut poignardé par trois des conjurés. Ses soldats et les Portugais vengèrent sa mort en massacrant un grand nombre de musulmans.

Jehan de Lançon, chanson de geste du XIIIe siècle. Elle raconte une fabuleuse expédition des douze pairs en Italie. Jehan, seigneur de Lançon, château situe « au delà de Rome, » a reçu chez lui le traître Allori, qui Charlemagne poursuit comme assassin de Hombault de Liége ; l'empereur envoie ses pairs lui porter un défi. Ceux-ci s'introduisent par ruse dans le château et massacrent la garnison ; Jehan s'enfuit.

A ces scènes de guerre succèdent des scènes de sorcellerie. Jehan a parmi ses seigneurs un terrible enchanteur, Malaquin, devant lequel quelque toutes les portes et toutes les serrures. Malaquin s'introduit à son tour dans le château ; mais il ne profite de sa victoire que pour couper la moustache à l'un des pairs, Basin, qui est un enchanteur aussi rusé que lui. Entre eux deux, la partie commence. Basin fait un sortilège que Bandri, son maître de Tolède, lui avait appris dans sa jeunesse. Malaquin se croit transporté dans un palais tout en flammes ; déjà ses habits, ses cheveux, ses doigts étaient embrasés. Frappé de terreur, il se précipite dans la riviere voi-

sonnable. M. Wright pense que ce mot a été, non pas emprunté, mais prêté aux autres peuples chez lesquels on le retrouve, tels que les Grecs et les Égyptiens. A ce propos, il rapproche l'ingénieuse explication qu'en donneut pelle la curieuse exploration qu'en donneut les Chinois. M. de Remusat l'a, en effet, retrouvé dans les œuvres du philosophe Lao-tseu, qui vivait plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Voici le passage : « Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme *i* ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme *hi* ; celui que votre main prend et ne peut pas saisir se nomme *wei*. Ce sont ces trois êtres qu'on ne peut comprendre, qui, confondus, n'en font qu'un. » M. de Remusat reconnaît dans ces trois letres les trois premiers éléments du tétragramme *J. H. W.*

Un missionnaire, qui avait été en relation avec une tribu birmane, prétend que ces peuples adorent une divinité à laquelle ils donnent le nom de *Jona* ou *Kara-Jona*, et prétont tous les attributs du Jéhovah hébreu.

Passons maintenant aux hypotheses qui assignent à Jehovah une origine hébraïque. Luzzato prétend que ce mot doit se décomposer *jaho*, exclamation de joie, et *vah*, exclamation de douleur. Ewald le rattache à la racine arabe *hawa*, qui signifie, entre autres choses, hauteur, ciel. On a encore pensé que le groupe *hiwh* était la troisième personne du singulier masculin du verbe *hâ*, primitivement *hawh*, qui n'est autre chose que le verbe substantif *être*. Jehovah voudrait donc dire dans ce cas : *il est, il existe*. Nous nous bornons à rapporter ici cette opinion, sans entrer dans les considérations grammaticales, beaucoup trop techniques, auxquelles elle peut donner lieu.

Une question importante est celle de la signification réelle qu'avait le mot *Jehovah* ; celle de seigneur, que lui ont donnent les traducteurs, est-elle exacte ? Si elle l'est, elle concorde peu avec la dernière étymologie que nous avons donnée du mot. Rien, du reste, n'est moins certain que la croyance des Juifs à un Dieu unique. *Elohim* ne paraît pas être le nombre Dieu que Jehovah : c'est le nom usité pour désigner les divinités, les dieux des diverses nations ; Jehovah, au contraire, est un nom propre, qui ne s'applique qu'au Dieu d'Israël. Il n'est pas probable que ce nom ait été connu des Hébreux avant Moïse, qui le leur révéla. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure, à côté de bien d'autres preuves, du passage suivant de l'*Exode* : « Je suis Jéhovah ; je me suis montré Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Schadai (*El Tout-Puissant*), mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de Jéhovah. » Jéhovah est un Dieu qui trône dans les cieux, qui est porté sur les nuages, et qui se révèle par l'éclair et le tonnerre, un Dieu terrible, dont l'aspect faisait mourir et auquel appartenaient les premiers-nés de la femme et des bêtes.

JÉHOVISME s. m. (jé-o-vi-sme). Hist. relig. Culte de Jéhovah : *Ce ne fut qu'après le retour de Babylone que le* JÉHOVISME *devint la foi d'Israël.* (Proudh.)

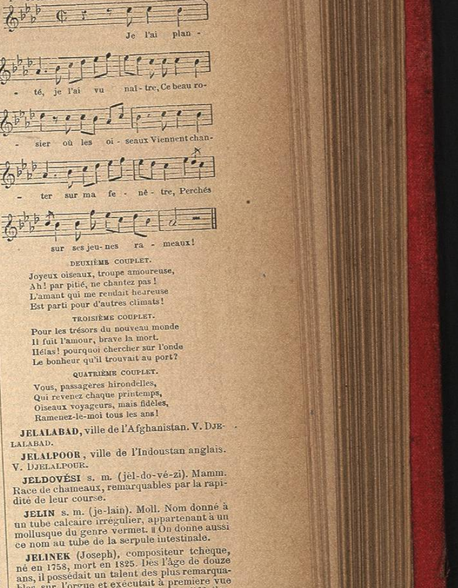
JÉHOVISTE adj. (jé-ho-vis-te — rad. *Jéhovah*). Hist. sainte. Qualification donnée par certains critiques aux parties de l'Écriture où Dieu est appelé Jehovah, tandis qu'ailleurs il est appelé Elohim, ce qui leur fait supposer que les passages où se trouvent ces noms différents appartiennent à des auteurs différents.

JÉHU, roi d'Israël, d'abord l'un des capitaines de Joram, mort en 861 av. J.-C. Il fut chargé par le prophète Elisée, parlant au nom de Dieu, de massacrer toute la maison d'Achab et de rétablir le culte de Jéhovah. Jehu accomplit cette sanglante mission, fut sacré roi d'Israël (889), monta sur le trône de Joram, qu'il tua de sa propre main ; fit jeter par une fenêtre et livrer aux chiens Jezabel, femme du roi ; massacra dans Jezraël toute la famille du roi défunte et s'y fit envoyer soixante-dix têtes des fils ou des parents des septante rend ce mot par *Kurios*, seigneur, et la Vulgate par *Dominus*, qui veut dire la même chose. En réalité, la véritable prononciation, connue du grand prêtre seul, a fini par se perdre, et celles qu'on lui prête ne sont que des prononciations de convention. On avait même pris l'habitude de ne plus prononcer du tout l'ineffable tétragramme, et de lui substituer directement *adonai*, ou bien, comme chez les Samaritains, le mot *schema*, littéralement « le nom. »

Chez les historiens grecs, notamment chez Diodore de Sicile, nous voyons ce mot transcrit : *Iaô* ; chez Clément d'Alexandrie, *iaou* ; relisez le nom de *Jehan de Paris*, et vous verrez comme la fine ironie du XVIe siècle reconnaît ainsi à comprendre pour le XIXe. Les Hombault de Liége ; l'empereur envoie ses pairs lui porter un défi. Ceux-ci s'introduisent par ruse dans le château et massacrent la garnison ; Jehan s'enfuit.

A ces scènes de guerre succèdent des scènes de sorcellerie. Jehan a parmi ses seigneurs un terrible enchanteur, Malaquin, devant lequel quelque toutes les portes et toutes les serrures. Malaquin s'introduit à son tour dans le château ; mais il ne profite de sa victoire que pour couper la moustache à l'un des pairs, Basin, qui est un enchanteur aussi rusé que lui. Entre eux deux, la partie commence. Basin fait un sortilège que Bandri, son maître de Tolède, lui avait appris dans sa jeunesse. Malaquin se croit transporté dans un palais tout en flammes ; déjà ses habits, ses cheveux, ses doigts étaient embrasés. Frappé de terreur, il se précipite dans la riviere voi-

de Leyre, musique de J.-J. Rousseau, Cette romance est due à M. de Leyre dont le nom survivra, grâce à ce petit chef-d'œuvre de sentiment que J.-J. Rousseau jugea digne de sa science musicale. C'est, en effet, un grand philosophe que l'on doit entendre chante et expressive melodie, la seule qu'il ait notée sur des paroles composées par un étranger.



JELALABAD, ville de l'Afghanistan. V. DJELALABAD.

JELALPOUR, ville de l'Indoustan anglais. V. DJELALPOUR.

JELDOVÉSI s. m. (jel-do-vé-zi). Mamm. Race de chameaux, remarquables par la rapidité de leur course.

JELIN s. m. (je-lain). Moll. Nom donné à un tube calcaire irrégulier, appartenant à un mollusque du genre vermet. Il On donne aussi ce nom au tube de la serpule intestinale.

JELINEK (Joseph), compositeur tchèque, né en 1758, mort en 1825. Dès l'âge de douze ans, il possédait un talent des plus remarquables, et fut engagé par le comte Kinski, en 1786, Maître de chapelle du comte Kinski, en 1786, il se rendit, peu de temps après, à Vienne, où, pendant treize ans, il profita des leçons de Mozart, d'Albrechtsberger et de Haydn. Il écrivit à cette époque, sur des motifs donnés par Mozart, un grand nombre de variations qui furent publiées à Vienne, et s'accompagnent d'une basse ajoutée par lui. Jelinek jouit une telle réputation par son habileté sur le piano, qu'il fut nommé professeur de cet instrument à la cour impériale. Le nombre de ses compositions, de différents genres, qui ont été publiées, s'élève à vingt-cinq.

JÉLIOTTE ou **JÉLYOTTE** (Pierre), célèbre chanteur français, né aux environs de Toulouse en 1711, mort à Paris en 1782. Les éléments de la musique lui furent enseignés à la maîtrise de la cathédrale de Toulouse, et il fut ensuite attaché comme haute-contre au chœur de cette église. La splendeur de sa voix faisait merveille, et la réputation du beau chanteur marcha si vite et si loin que le prince de Carignan, alors inspecteur général de l'Opéra, le manda à Paris, et le fit entendre en 1733. Pendant vingt-deux ans, Jeliotte fit les délices de l'Opéra et crea avec un immense succès les principaux rôles dans les ouvrages du célèbre compositeur Rameau. En 1755, il quitta le théâtre, mais il continua de chanter jusqu'en 1765 aux spectacles de la cour, puis il tomba dans la fange et la misere et mourut, à Paris, dénue de ressources. Ce chanteur avait le goût detestable des virtuoses de son époque, et défigurait les mélodies par toute sorte d'agréments puisqu'il y introduisait à tort et à travers. Cependant on ne peut nier qu'il ne possédât une voix magnifique, qu'il ne fût parfait musicien et qu'il ne mit parfois dans son chant des intentions très-dramatiques. Jeliotte avait aussi des prétentions à la composition. En 1745, il donna, à Versailles, pour le mariage du Dauphin, père de Louis XVI, un ballet, intitulé *Zélisca*, qui lui valut les félicitations de la cour. Ses chansons ont également eu du succès.

JELLACHICH DE BUZIM (François, baron DE), général autrichien, né à Petrinia en 1746, mort en 1810, Descendant d'une ancienne famille noble de Croatie, il prit du service dans l'armée autrichienne en 1763, se distingua pendant la guerre contre les Turcs en